

Lacan Quotidien



N° 825 – Vendredi 22 mars 2019 – 21 h 42 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Tours de table

EN AVANT

Effrayant par Pierre Naveau

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Une affaire de famille : métaphysique d'une filiation
par Léna Salhi



Effrayant

par Pierre Naveau

C'est avec effroi que, chaque jour, l'on prend connaissance de ce qui se passe dans le monde. On ne peut qu'être saisi, en effet, par ce qui, aux quatre coins de la planète, se répète. Qu'apprend-on ? Que la haine est bien là au rendez-vous. Intense, dure, aussi réelle que le roc néo-zélandais de *the Tutukaka Coast*. Et avaler cela sans broncher serait donc notre pain quotidien. Car, rien n'y fait.

Deux exemples.

Le vendredi 15 mars, au sud de la Nouvelle Zélande, à Christchurch, un homme, fou à lier, perpète un massacre dans un lieu de prière. Son crime, aussitôt, envahit les écrans. S'il a lui-même filmé son acte meurtrier, c'est surtout pour que cela se sache. Eh bien, c'est chose faite !

Plus proche de nous, notamment à Paris, des jeunes hommes pour la plupart, tirent profit, au maximum, de l'apparente naïveté de nos gouvernants, pour démontrer à quel point ceux-ci peuvent être réduits à l'impuissance.

Michelet, évoquant Necker dans son *Histoire de la Révolution française*, dit bien cette « naïveté » : « Le plus surpris de tous fut Necker ; il croyait naïvement mener le monde et le monde avançait sans lui. » (1)

* * *

Corrélativement à ce que Lacan a appelé le Discours du Maître, sans doute est-il opportun de rappeler que ce qui fait *le réel de l'impossibilité de gouverner* – est de structure (2). Au départ, le Maître, en effet, ne sait pas comment il faut s'y prendre au moment où éclate quelque insurrection que ce soit.

Lesdits « casseurs » tiennent des propos qui, s'ils « ne cassent pas des briques », révèlent, toutefois, où se loge leur satisfaction. Au moyen d'un *joke*, qu'une banderole jaune (comme il se doit) affiche fièrement, il est écrit que l'objectif de, disons-le, *la pulsion de mort* ici à l'œuvre est de remplacer les *débats* par des *dégâts*. Ainsi ces jeunes gens s'en sont-ils pris, armés de leur seule volonté de destruction, à ce que la presse appelle : « la plus belle avenue du monde » ! Il s'agissait donc de faire de la *plus belle...* une *poubelle*. Quitte à effrayer, voire à blesser gravement des passants, ou même à mettre en danger la vie de familles et de touristes venus visiter l'une des principales capitales des pays européens. Est-il est alors question de rendre cette promenade *impossible* aux promeneurs du samedi après-midi ?



Les « casseurs » savent très bien ce qu'ils font. Mais ils ne savent peut-être pas – osons être des lacaniens éclairés par la traduction et orientés par la boussole de Jacques-Alain Miller – que c'est le Un d'une *haine* primordiale qui, à force d'agresser, *se fixe* dans le geste répété d'Un corps en train de « se jouir », à manier la barre de fer comme instrument de destruction (3).

Une précision peut être apportée à partir de cette indication de Lacan : « Il y a de l'Un, [...] cela veut dire qu'il y a quand même du sentiment, – ce sentiment que j'ai appelé, selon les unarités (terme qui renvoie à l'un du trait unaire), [...] *la haine* » (4).

Jacques-Alain Miller l'explique clairement : la jouissance se définit, selon Lacan, à partir du fait que « c'est l'Un corps qui *se jouit* » et que « c'est ainsi que l'Un se fixe par le biais de la jouissance du corps (dont il s'agit alors). »

Rien de plus *auto-érotique* que la pulsion qui pousse à briser une vitrine et à dérober un objet d'habitude inaccessible ! N'éprouvant, semble-t-il, aucune honte, ces jeunes gens n'ont pas peur de courir le risque de se faire pincer. Cette arrogance souligne ainsi le caractère auto-érotique du geste.

Quel est le point vif qui est, dès lors, sollicité du côté de nos gouvernants ? Serait-ce le fait de savoir si, au plus fort de ce cauchemar d'une histoire (5) qui s'écrit à travers des événements, insurrectionnels, de corps, à-la-fois-assemblés-et-désassortis, ces gouvernants demeureront cependant endormis, dans la mesure où, ne voulant rien savoir du danger réel qui nous guettent, ils ne trouveraient pas *la réponse qu'il faudrait*.

Et, pendant ce temps-là, quatre jeunes filles, qui n'ont rien à voir avec les jeunes filles en fleur que Marcel Proust a croisées dans le Grand Hôtel de Cabourg, ont, elles, décidé d'être aussi dans l'action militante, non pas pour détruire, mais pour construire. Greta Thunberg, 16 ans ; Kyra Gantois, 19 ans ; Adélaïde Charlier, 18 ans ; Anouna de Wever, 17 ans. À écouter leurs déclarations, elles n'en appellent pas à une meilleure justice redistributive. Elles crient leur colère. Elles affirment qu'une menace pèse sur le futur de l'être humain. Il y a péril en la demeure. C'est l'existence même de l'humanité qui est en jeu, selon Greta Thunberg : « L'humanité se trouve face à une crise existentielle » (6).

L'objet de leur souci est donc *le climat*. C'est, en fait, le climat qui est en crise. C'est ça qui ne va pas. Tel est, par conséquent, *le symptôme social* auquel ces jeunes filles s'identifient : « Nous sommes le climat ». C'est le titre du livre qu'Anouna de Wever et Kyra Gantois, avec l'aide de l'écrivain de langue flamande Jeroen Olyslaegers, viennent de faire paraître, à Paris, aux éditions Stock. Sous-entendu, donc : « Nous sommes le climat en crise ».

On cassait, du côté de la Place de l'Étoile. On chantait et on dansait, du côté de la place de la République.

* * *

Lacan a évoqué, à plusieurs reprises, la menace que la bombe atomique représentait pour l'humanité. Ce dont il est question dans la défense de l'environnement, n'est-ce pas de l'attention qu'il s'agit de porter, sans relâche, aux quatre éléments aristotéliens que sont le feu, la terre, l'air et l'eau ? Ces jeunes filles demandent essentiellement qu'on ne les laisse pas, seules, si jeunes, porter le fardeau d'une responsabilité que doit assumer chaque être humain quant à l'évolution de l'environnement.

Adélaïde Charlier a confié à une journaliste son désir de faire des études de droit, afin, précise-t-elle, d'exercer *la diplomatie*. La formulation d'un tel projet indique bien l'enjeu actuel : négocier ou détruire. *Négocier*, et, d'abord, avec « l'inférieur bâillon » du dialogue avec soi-même (7), afin, au-delà de cette solitude, de pouvoir discuter et nouer des liens sociaux – ou bien, animé par une haine jalouse, *détruire*, dans le but, au contraire, de rompre des liens.

J'ai bien aimé le dit de Greta Thunberg : nous devons nous intéresser aux *conséquences réelles* de nos actes. Je renvoie, à ce propos, à la leçon du 8 mars 1977 du Séminaire « L'insu-que-sait de l'Une-bévue s'aile à mourre ». Lacan y évoque une référence à Dante relative aux conséquences des mots qu'on emploie (8).

Adélaïde Charlier, brièvement interviewée, vendredi 15 mars, place de la République, au moment où le signal de départ de la manifestation était donné, a conclu, dans un rire, par ces quelques mots : « Je suis très fière d'être jeune aujourd'hui ».

1 : Michelet J., *Histoire de la Révolution française*, Bibliothèque de la Pléiade, Édition publiée sous la direction de Paule Petitier, Paris, Gallimard, 2019, tome I, p. 97.

2 : Cf. Lacan J., « Radiophonie » (1970), *Autres écrits*, Paris, Seuil, Coll. Champ freudien, 2001, p. 445.

3 : Miller J.-A., « L'Un-tout-seul » (2010-2011), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 23 mars 2011, inédit.

4 : Lacan J., *Le Séminaire, Livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre »*, leçon du 10 mai 1977, *Ornicar ?* n° 17-18, 1979, p. 18.

5 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, leçon du 16 mars 1976, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2005, p. 125.

6 : Thunberg G., intervention lors de la COP 24 à Katowice (Pologne) le 4 décembre 2018.

7 : Miller J.-A., « Choses de finesse en psychanalyse » (2008-2009), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 20 mai 2009, inédit : « Le sujet négocie avec l'inférieur bâillon ... ».

8 : Lacan J., *Le Séminaire, Livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre »*, leçon du 8 mars 1977, *Ornicar ?* n° 16, 1978, p. 9.



SCÈNES ET AUTRE SCÈNE



Une affaire de famille : **métaphysique d'une filiation**

par **Léna Salhi**

En 2018, Hirokazu Kore-eda réalise *Une affaire de famille* et reçoit la palme d'or du festival de Cannes. Fidèle translateur de la complexité familiale, le réalisateur raconte le bonheur étriqué dans lequel survivent les six membres d'une famille japonaise. Misère et éclats de vie rythment une routine sans lendemain à laquelle ils se confrontent chaque jour. Dans un long striptease, *Une affaire de famille* se déshabille et se présente au spectateur, semble-t-il, savoureusement réel. Fruit défendu, il est

aisé de s'y laisser tenter, jusqu'à découvrir, après une heure trente de film, l'envers de ce goût délicieux : le passé rattrape toujours celui qui le nie.

La nourriture est constamment présente : scènes de vol dans les supermarchés, dégustation de croquettes, une orange déchiquetée par la grand-mère. Elle est ce qui rassemble la famille, voire ce qui la crée. Les innombrables scènes de repas forment l'intime : les bouches mâchent sans pudeur, les aliments dégoulinent, il n'y a pas de retenue, c'est une mise à nu. La pulsion orale se découvre à ciel ouvert. D'ailleurs, la seule scène d'amour entre le père et la mère aura lieu après la dégustation d'un plat de nouilles froides. Chacun « fait bonne chère », plutôt « fait bonne chair ». La nourriture nourrit les chairs, provoque les relations. Juri, une petite fille maltraitée récemment recueillie par la famille se tient en retrait. Lors d'une scène de repas, elle suscite l'intérêt des autres : elle aime le seitan, aliment à base de gluten. Ce plat va lui créer une identité, elle devient « La Fille ». Pourtant, la nourriture est un leurre, une feinte pour aider à « faire » famille, un élément qui donne lieu à des scènes spontanées, aveuglantes pour le spectateur. Il croit voir une famille, un petit bout de vérité noyé dans un vaste mensonge. Les personnages vivent dans un pur présent, sans souvenir ni lendemain, un présent tangible et surtout périssable.

Le film est rythmé par six moments de fuite. Littéralement, les personnages fuient leur passé, intrusif et menaçant. La vérité est révélée dans l'avant dernière fuite. Shota, le fils, tente d'échapper aux employés d'un magasin dans lequel il s'apprêtait à voler. Blessé, il est emmené à l'hôpital où des policiers découvrent le subterfuge : de nombreux vols, des enfants adoptés illégalement, de fausses identités, un crime passionnel. La famille n'est que mensonge. Hirokazu Kore-Eda orchestre une grande représentation théâtrale, une mise en abîme. Les acteurs jouent des personnages eux-mêmes acteurs. Osamu se prétend père de famille ; sa femme, Nobuyo, mère. Un à un, les personnages sont interrogés par la police, la famille se délite. Secrètement, le spectateur se met à espérer que cette famille inventée, plus authentique qu'une famille liée par le sang, se rassemble. N'est-ce pas là l'affaire de toutes familles, d'essayer indéfiniment d'ériger des relations ? Dans sa dernière course, le père ne fuit plus. Il essaie de rattraper son fils perdu. Ses cris déchirent les parois du bus dans lequel se trouve Shota, qui, à l'image des membres de cette famille, perpétue le mensonge et feint la surdité. Il lui répond pour la première fois, mais trop tard : « papa ». Ainsi, le thriller remplace le drame, la vérité étouffe le mensonge, et le fruit défendu répand son poison : le « faire famille » rencontre l'affaire de famille.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)